



Regards baissés

Philippe Devos

Ce matin je me levai tôt, comme chaque jour, pour me rendre au cimetière.

Je passai dans les rues de la ville aux hautes façades ne laissant entrevoir du ciel qu'un mince bandeau grisâtre. Chose étonnante, les gens que je croisais allaient tous tête baissée, fixant un point invisible devant eux.

Je marchai quelques minutes avant de me décider à interroger l'un de ces passants voûtés. Lorsque je l'interpellai, ce dernier, un homme d'une trentaine d'années, me regarda d'un air apeuré.

Je fais souvent cet effet-là au premier abord, aussi je ne m'en formalise plus. Il faut dire que les lames de rasoir avec lesquelles je me défigure quand l'envie m'en prend laissent d'épais sillons rosâtres des plus déplaisants sur ma peau délicate.

Je lui demandai donc pour quelle raison étrange il allait courbé de la sorte, car enfin, Dieu étant mort, il n'avait plus rien à craindre du ciel. Le citoyen ne sut quoi me répondre et poursuivit son chemin à grandes enjambées, jetant son regard par-dessus son épaule à plusieurs reprises comme pour s'assurer que je ne le suivais pas.

Je poursuivis ma route, déçu par ce cuisant échec, mais toujours bien décidé à trouver une réponse à ma question.

Mon dévolu se jeta cette fois sur une jeune fille parfumée au teint clair.

Elle lâcha un hoquet de surprise en levant la tête et écarquilla de grands yeux bleus lorsqu'elle me découvrit.

Tentant de la rassurer après ce premier contact pour le moins brusque, je lui souris de toutes mes dents. Cela ne sembla pas la calmer pour autant, car elle promena un regard craintif alentour, comme dans l'espoir qu'un inconnu viendrait la soustraire à notre rencontre.

J'étais pourtant certain d'avoir fait mon plus beau sourire ! Ne sachant comment m'y prendre, je m'étais entraîné devant un miroir, des jours durant, afin de déformer mon visage comme je le voyais si souvent faire. En vain, apparemment.

À nouveau je réitérai ma demande, bien décidé à comprendre ce que semblaient tant craindre tous ces gens que je voyais passer et qui allaient le regard baissé sur les trottoirs sales de la ville.

Qu'y a-t-il au sol que vous cherchez, jeune citadine aux cheveux soyeux, pour délaissier l'éclat terne de notre ciel nuageux ?

Une fois encore, point de réponse. D'un rire gêné, elle me dépassa et poursuivit son chemin, tremblante. Je n'osais imaginer dans quel lieu infâme elle se précipitait afin de se dévoyer, car c'est un fait connu de tous que les jolies filles ne sont jolies qu'en apparence : c'est ainsi que la nature manipule nos sens pour cacher la monstruosité que renferment les cœurs de ces fragiles créatures.

Je pensai la suivre afin d'obtenir des réponses à mes questions, par la force s'il le fallait – car j'avais depuis longtemps compris que la force permettait de tout obtenir –, mais alors qu'elle entra dans une boulangerie, je me ravisai.

Je finirais bien par trouver quelqu'un capable de me répondre.

Traversant le boulevard au milieu des klaxons, je me retrouvai sur le trottoir d'en face et portai mon attention sur une personne âgée.

Un vieil homme, courbé sous le poids de ses innombrables péchés, traînait lamentablement les pieds, répondant sans doute d'un pas mal assuré à l'appel mystérieux de la mort. Je lui fis remarquer que, de par son grand âge et la sagesse qui va de pair, il devait bien savoir qu'il n'avait rien à craindre qui vînt du ciel, et que s'il cherchait quelque chose au sol, peut-être pourrions-nous nous y mettre ensemble afin d'augmenter nos chances de le découvrir.

Le vieillard bredouilla des paroles incompréhensibles avant de reprendre son lent cheminement. Qu'il aille donc au diable, me dis-je. Qu'ils aillent au diable, tous !

Finalement, je me décidai à chercher moi aussi par terre ce que ces pauvres hères semblaient vouloir trouver, tout en prenant soin de ne pas percuter d'autres personnes occupées à leurs errances malheureuses.

Je sentis bientôt une démangeaison entre les épaules et de petits picotements. Pensant être observé par quelque individu malintentionné, je me retournai et découvris que j'étais suivi par un homme au teint pâle et aux cheveux en bataille.

J'avais le choix entre poursuivre mon chemin, comme si de rien n'était, m'éloignant de ce bel inconnu, ou aller à sa rencontre. Tant de bizarreries déjà en

cette matinée. Ne voulant m'astreindre à aucun de ces choix, je pris le parti de n'en prendre aucun et l'attendis, campé sur mes deux jambes boiteuses.

Il arriva devant moi, posa une main gantée sur mon épaule et me sourit.

– Puis-je vous aider ? me dit-il d'une voix sourde au timbre rocailleux.

À l'entendre, j'eus l'impression d'avoir marché sur des feuilles mortes.

Lui faisant part de mon malaise, je lui expliquai l'objet de mon trouble, tandis que tout autour de nous les passants nous évitaient précautionneusement, comme s'ils savaient que l'air que nous rejetions de nos poumons était pour eux un poison mortel.

L'homme m'entraîna à l'écart et me montra du doigt le ciel. Nous restâmes plusieurs minutes à observer les nuages gris qui voilaient l'azur que certains, dans des pays chauds où l'on boit des vins noirs comme de l'encre, avaient l'habitude de contempler.

L'attente ne fut pas vaine. Percant les cieux, une gigantesque forme noire apparut, battant des ailes. Sa longue queue effilée balayait l'air derrière elle, et son long cou se courbait vers le sol couvert d'immondices de la ville. Un instant, elle jeta son regard sur les créatures en contrebas, et nos yeux se croisèrent. Jamais je ne vis de regard plus humain que celui-là. Il était rond, humide, scintillant avec une large pupille.

La créature ne parut pas m'accorder plus d'importance qu'au cadavre d'un hérisson sur le bord d'une route et, bifurquant soudain, s'en alla regagner l'abri des nuages.

Je me retournai vers l'homme m'ayant permis de partager ce moment d'éternité, espérant échanger avec lui quelques paroles, mais ce dernier avait disparu.

On craint ce qui nous est étranger, dit la sagesse populaire.

Est-ce pour cela que ces passants semblaient si terrifiés par ce qui se passait au-dessus de leur tête ? J'étais pour ma part transporté par ce que je venais de contempler.

Quand les hommes, dans leur folie, préfèrent la compagnie des insectes rampants et venimeux aux maîtres des airs, comment voulez-vous que nous nous comprenions ?

J'arrivai enfin au cimetière : un enfant aux cheveux plaqués et au regard sombre était installé sur le banc que j'occupai d'habitude.

Je m'assis à côté de lui sans prêter plus attention que cela à sa présence et m'offris, comme chaque jour, une gorgée de genièvre pur d'un flacon que je gardai dans la poche intérieure de ma veste.

J'aime le goût de l'alcool fort, cette sensation brûlante qui vous descend lentement le long de l'œsophage avant de vous réchauffer l'estomac. Cela me donne l'impression de me nettoyer, de me purifier de l'intérieur.

Pendant que la boisson m'apportait le réconfort désiré, je jetai un regard distrait sur des personnes en larmes dans un cortège non loin de moi.

Il fut un temps où j'avais l'habitude de me rendre au café au petit matin. Je me souviens de l'écran de télévision qui se trouvait dans l'angle et diffusait ses images hypnotiques, entre clips musicaux faisant l'apologie du sexe et de l'argent et publicités pour des voitures ou de la lessive. Le bar avait fermé, remplacé par un magasin de vêtements, et je m'étais retrouvé à la rue avant de découvrir ce lieu calme et agréable.

Je repensai sans cesse à la vision que je venais d'avoir quand, marchant parmi la foule aux regards baissés, j'avais découvert dans le ciel cette créature extraordinaire.

– Vous n'êtes pas un peu vieux pour croire à ce genre de chose ?

L'enfant à mes côtés s'était adressé à moi avec l'insupportable morgue qu'ont tous les enfants, cette voix si fine et pleine de certitudes.

Je daignai néanmoins lui répondre d'un ton volontairement sec, histoire de me débarrasser de l'importun :

– Et toi, tu n'es pas un peu jeune pour traîner dans les cimetières et boire de l'alcool ?

J'avais en effet découvert dans ses mains un verre de ce qui semblait être du whisky.

Comment diable avait-on pu accepter de donner de l'alcool à un si jeune enfant ? Quel parent indigne avait laissé là sa progéniture, à un âge où il devrait être en train d'exercer sa cruauté sur ses petits camarades ou d'innocents animaux ?

– Vous répondez à ma question par une autre question, c'est un vieux truc, ça. Vous vous défilez.

– Je ne vois pas de quoi tu veux parler.

— La créature que vous avez vue, je l'ai vue moi aussi.

Je restai un moment interloqué. Cela n'avait aucun sens. Comment ce jeune garçon avait-il pu être témoin de ma vision ? De perplexe, je sentis la colère monter en moi.

— Qui es-tu d'abord ?

— Vous le savez bien. Mais ça n'a pas d'importance. Vous voulez parler de ce que vous avez vu ?

— Qu'ai-je vu ?

— Ce que vous souhaitiez voir.

— Je ne comprends pas...

À cet instant, je sentis une larme rouler sur ma joue.

Dans le reflet d'un miroir brisé posé sur une stèle, je m'aperçus, et je découvris par la même occasion que la place où se tenait l'enfant à qui j'étais en train de parler était vide.

Cet air de famille, c'était donc ça...

Ce que je souhaitais voir...

Je redressai la tête et m'adressai à un homme qui s'occupait de l'entretien des lieux. De mémoire, c'était la première fois que je lui parlais.

— Dites-moi, pourquoi les gens ne regardent-ils jamais au ciel ?

— Pourquoi le feraient-ils ?

— Que cherchent-ils par terre ?

— À éviter les regards des autres.

Je fus saisi d'un éclair de discernement. Cette peur que je lisais dans le regard de mes contemporains à chaque fois que je m'adressai à eux, c'était donc cela... La peur d'autrui. Il n'y avait donc rien à chercher... et rien à voir au ciel ? Impossible, ce que j'avais vu était là pour en témoigner. Mais l'enfant...

Ma tête se mit à tourner sous l'effet de la compréhension brutale des événements.

Cet homme du commun venait de répondre à la question qui me hantait avec une simplicité et une clarté surréalistes. Je ne l'en haïssais que d'autant plus.

— Un autre verre ?

— Je ne...

N'y tenant plus, je me précipitai hors de ce lieu de repos.

Je n'étais pas fou, les cieux ne pouvaient pas être si désespérément vides, les gens... Ce sont des humains, pas des animaux, leur comportement ne devrait être influencé que par une spiritualité élevée, pas par des instincts bassement primaires.

Non, ce n'était pas possible. La clé de l'énigme était détenue par l'homme que j'avais rencontré et qui m'avait fait découvrir l'insoupçonné au-dessus de nos têtes.

Mais comment le retrouver ? Après tout, c'était lui qui m'avait trouvé... Peut-être que si je restais simplement là, à l'attendre...

*

Assis sur le trottoir, je regarde le monde défilé sous mes yeux alors que les premiers flocons de neige se mettent à tomber.

Il me semble avoir attendu des siècles l'inconnu qui n'est jamais venu me rendre à mes rêves. Pourtant, même à présent, au seuil de la mort, je ne puis me résoudre à croire que les choses soient si tristes. Oui, triste, c'est bien le mot.

Je lève de temps à autre la tête vers le ciel mais aucune créature fantastique ne plonge sous les nuages. Je commence à grelotter de froid tandis qu'un bruit de feuille morte me rappelle la voix de celui qui m'avait ouvert les portes de l'enchantement.

Basculant sur le côté, prostré, mes yeux se referment sur des bottes qui s'éloignent, emportant avec elles mes dernières illusions.